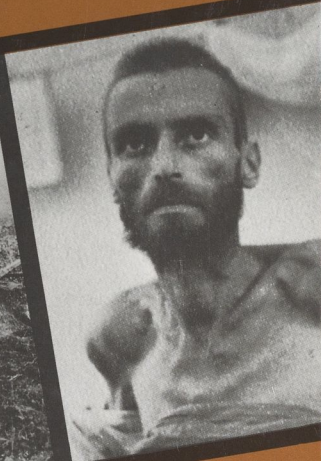


ERWAN BERGOT

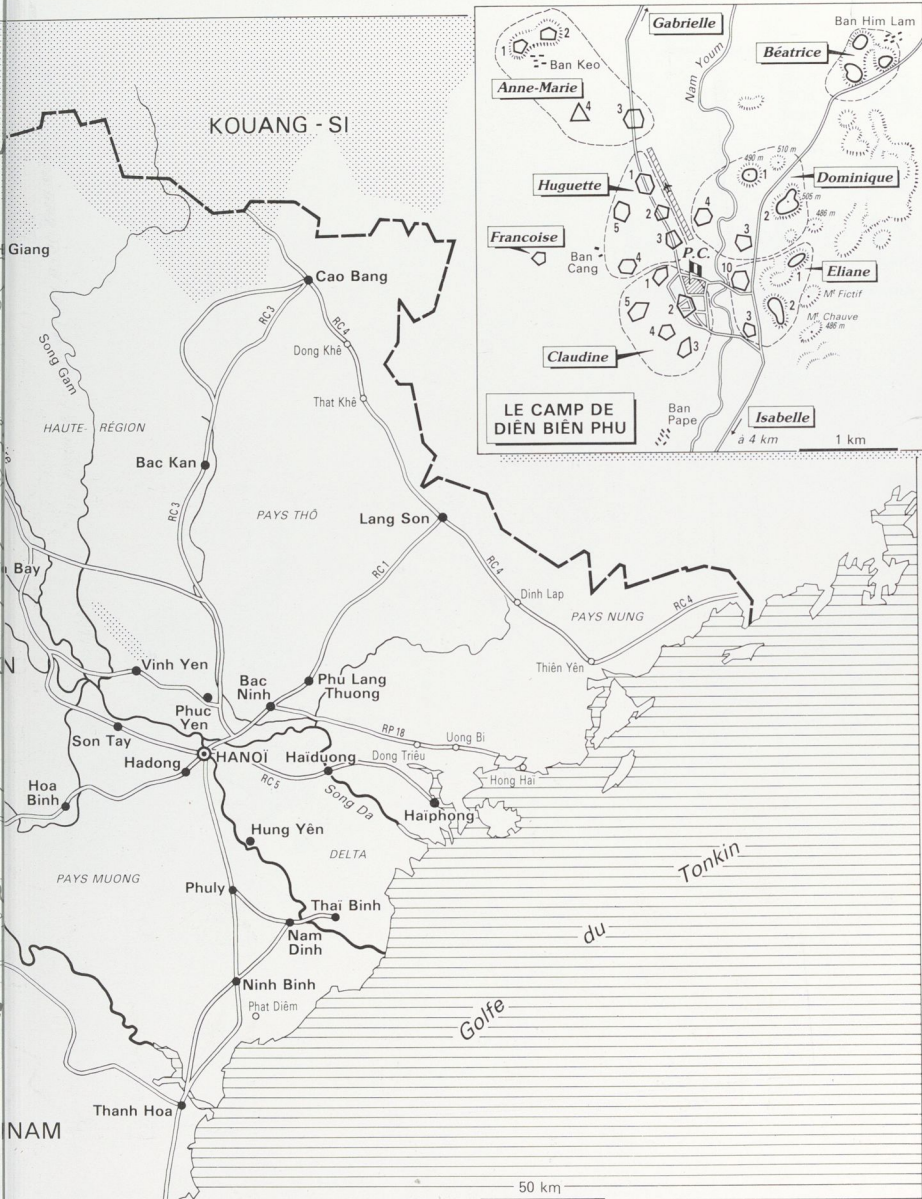


DIÊN BIÊN PHU



album troupes de choc
PRESSES DE LA CITÉ

678926



40°
5927
(5)

50 km

DIÊN
BIÊN
PHU





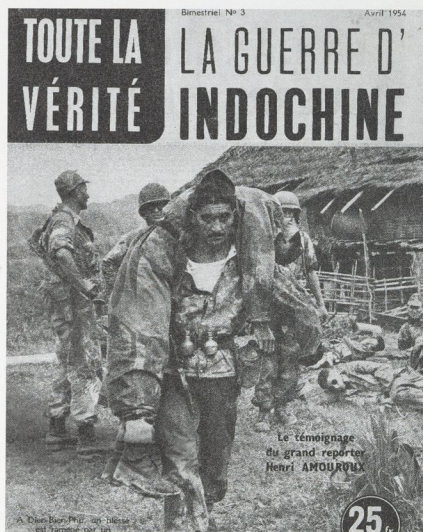
Album réalisé par Jean-Louis Festjens
Montage de Bernard Girodroux

Iconographie de l'E.C.P.A.

Recherche iconographique
de Michel Piéto
et Pierre Ferrari
Cartographie A.F.D.E.C.
© Presses de la Cité, 1989.
ISBN : 2-258-02651-2

Dans la même collection :

Erwan Bergot,
Indochine 1951, l'année De Lattre
Alain Gandy,
La Légion en Indochine, 1885-1955
Michel Hérubel
La Bataille des Ardennes
Erwan Bergot,
Paras Bigeard, 1952-1958



355

ERWAN/BERGOT
46787

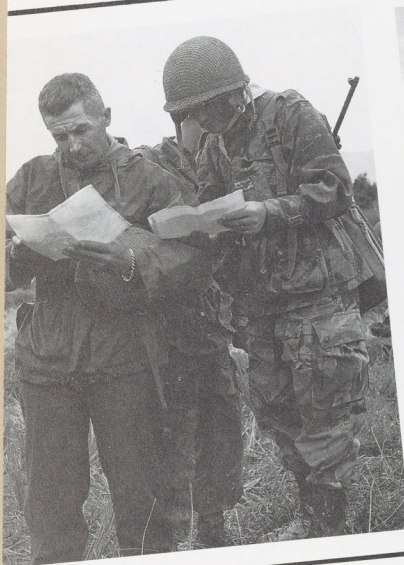
DIÊN BIÊN PHU

Collection « Troupes de choc » dirigée par Jeannine BALLAND

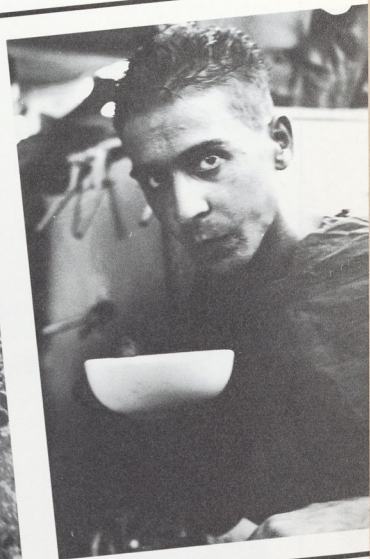
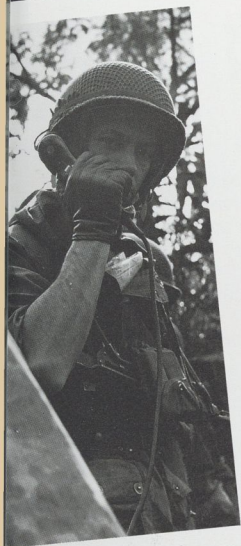
Presses de la Cité
Paris



SOMMAIRE



| | | | |
|--|----|---|----|
| I. « CASTOR » 20 novembre 1953 | 6 | VI. LA BATAILLE DES CINQ COLLINES 30 mars 1954, 17 heures | 24 |
| II. « POLLUX » 8-15 décembre 1953 | 10 | VII. LA SEMAINE SANGLANTE 31 mars-5 avril 1954 | 26 |
| III. VEILLÉE D'ARMES Décembre 1953-Février 1954 | 12 | VIII. LA RECONQUÊTE D'« ÉLIANE 1 » 10 avril 1954 | 30 |
| IV. L'ASSAUT Mars 1954 | 16 | IX. LA FIN D'« HUGUETTE 6 » 18 avril 1954 | 32 |
| V. LES CANONS DE L'OUEST 15-29 mars 1954 | 22 | X. « HUGUETTE » EN AVRIL 19-22 avril 1954 | 34 |



| | |
|--|----|
| XI. LA MORT DU 2 ^e B.E.P. 23 avril 1954, 23 heures | 36 |
| XII. VIVRE A DIÊN BIÊN PHU Avril 1954 | 39 |
| XIII. LA TROISIÈME OFFENSIVE Mai 1954 | 42 |
| XIV. LE DÉBUT DE LA FIN 2 mai 1954 | 45 |
| XV. CESSEZ-LE-FEU 7 mai 1954 | 50 |
| XVI. LA MARCHÉ A LA MORT | 52 |

170 JOURS EN ENFER

| | |
|--|-----|
| • L'ASSAUT « Castor » - 20 novembre 1953 | 56 |
| • LA CONQUÊTE « Pollux » - 8-15 décembre 1953 | 80 |
| • VEILLÉE D'ARMES Décembre 1953-Février 1954 | 90 |
| • LA BATAILLE Mars 1954 | 116 |
| • L'ASPHYXIE Avril-Mai 1954 | 142 |



Les paras du 6^e B.P.C. de Bigeard se regroupent sur la D.Z. « Natacha ».

I

« CASTOR »

20 novembre 1953

Volant trois par trois, aile dans aile, les 65 Dakota — toute la flotte de transport d'Indochine — ont escaladé les montagnes de la Haute Région. Puis, passé le col des Méos, à la verticale de Tuan Giao, délaissant sur leur droite la Route Provinciale 41 (R.P. 41), ils ont mis le cap au sud, en un large virage qui va bientôt les amener à l'orée de la longue vallée de la Nam Youm, s'évasant au-dessus d'une bourgade thaï noyée de verdure appelée Diên Biên Phu. Ce 20 novembre 1953, l'opération « Castor » est en route.

En tête, 33 appareils aux ordres du commandant Fourcault (indicatif « Chef Jaune ») emmènent les 651 parachutistes du 6^e Bataillon de Bigeard et les 52 sapeurs du 17^e Génie du commandant Charlet, prévus pour remettre en état une ancienne piste d'atterrissage édiflée voici dix ans par les Japonais.

En seconde position, quelques kilomètres en arrière, les 32 DC-3 du commandant Martinet (indicatif « Chef Rouge ») transportent les 633 bérets rouges du 2^e Bataillon du 1^{er} R.C.P. de Bréchnac, qui seront tout à l'heure largués en un seul passage au-dessus de « Simone », une zone de saut située à 4 000 mètres au sud de Diên Biên Phu.

Pour importante qu'elle apparaisse, cette opération n'est pas la première de cette année 1953. Voici quatre mois, peu de temps après avoir été désigné à la tête de l'Indochine en remplacement du général Salan, rapatriable, le général Navarre a déjà mobilisé ses avions pour un raid éclair au-dessus de Lang Son, le 17 juillet dernier. Mais, ce matin, il s'agit d'un projet bien plus ambitieux encore, puisqu'il ne vise à rien de moins qu'à la reconquête d'un site occupé depuis un an par les forces du Viêt-minh. Cette position est stratégiquement importante, puisqu'elle se situe au carrefour

des routes venant du nord et convergeant vers le Laos. Un verrou qui interdira désormais le passage des divisions de Giap si elles avaient l'intention de déferler vers la vallée du Mékong.

Navarre ne s'est pas décidé au hasard. La reprise de Diên Biên Phu figurait au nombre des priorités inscrites dans le « testament » du général Salan. Chargé par le gouvernement français de créer les conditions permettant d'ouvrir des pourparlers de paix avec le Viêt-minh, Navarre a élaboré un plan visant à couper l'Indochine en deux, de façon à y concentrer des forces, rendant caducs les objectifs ultimes du Tong Bô, le commandement unique et suprême des communistes : la conquête du Sud Viêt-nam.

La prise de Diên Biên Phu n'est donc, au départ, qu'une précaution élémentaire, empêchant Giap de contourner par le Mékong son dispositif défensif. Et pourtant, cette opération a failli ne pas avoir lieu. Lié aux conditions météorologiques, le largage des parachutistes a été sur le point d'être annulé lorsque, depuis l'avion qui survolait les vallées du pays thaï, les généraux Gilles — responsable terrestre de « Castor » — et Bodet — le « patron » de l'aviation — ont constaté qu'une brume épaisse recouvrait la région. Et puis, à 7 heures du matin, le brouillard a commencé à se dissiper et l'ordre de s'équiper a été transmis aux paras.

Ce 20 novembre 1953, le destin est en route.

LA CONQUÊTE

Il est 10 heures du matin. Les paras de Bigeard se balancent au bout de leurs suspentes. Baissant les yeux, ils ne distinguent d'abord que le moutonnement verdâtre du

tran, cette « herbe à éléphant » qui recouvre d'anciennes rizières en jachère, le long de la piste d'aviation creusée de trous qui prolonge au nord les bosquets touffus où se nichent les paillotes graciles du village. Et puis, brusquement, ils voient converger vers leurs lieux d'atterrissage des centaines de silhouettes, en vert ou en noir, qui, au passage, les prennent pour cibles. Les Viêts sont là, et ils y sont en force. Aux unités déjà présentes, et comptabilisées par les services de renseignement français, appartenant aux Régiments 910 et 148, se sont ajoutées, depuis quelques jours, la compagnie lourde de la Division 351 (12 mortiers de 120 mm et 4 canons de 75 sans recul) et une compagnie du Régiment 48 de la Division 320.

Pour s'opposer aux 651 bérets rouges de Bigeard, il y a un nombre égal d'adversaires, bien implantés, aguerris et qui, par un hasard extraordinaire, sont en train d'effectuer, sur la D.Z. « Natacha » où se posent les paras, un exercice de défense en surface.

Le combat s'engage aussitôt. D'abord, les compagnies de Bigeard éprouvent les plus grandes difficultés à se regrouper, puis à exécuter les missions initialement prévues. Le sort des armes va ainsi demeurer incertain pendant une partie de la matinée. Les bérets rouges se battent isolément, faisant front de tous les côtés à la fois.

Le Page et sa 1^{re} Compagnie livrent de furieux assauts pour s'emparer du village, tandis que Trapp et sa 2^e Compagnie s'efforcent de prendre pied sur la piste. Au nord, De Wilde et sa 4^e tentent de se dégager de l'étau adverse, alors que Magnillat et sa 3^e contiennent de violentes poussées face à l'ouest. Pourtant, peu à peu, sous l'impulsion de Bigeard, le 6^e coordonne mieux ses actions et parvient à refouler l'ennemi en direction de la rivière, vers les collines de l'Est où, initialement, le 2^e Bataillon du 1^{er} R.C.P. de Bréchnac devait les intercepter. Malheureusement, le R.C.P. a été largué 3 kilomètres au sud du point prévu et, en dépit de tous ses efforts et d'une marche commando menée à fond de train, il n'arrivera pas à temps.

Bigeard est donc seul. A midi et demi, enfin, Le Page pénètre dans le village, en chasse la 910^e Compagnie qui s'est sacrifiée pour permettre le repli du P.C. du Régiment 148 et de ses archives, dont la possession eût peut-être permis de percer les intentions du commandement en chef ennemi.

Trapp et Magnillat assurent le nettoyage des positions adverses entre la piste et la rivière, tandis que De Wilde, après une course marathon, a réussi à déloger une unité, retranchée dans le hameau de Ban Ong Pet, au nord-ouest.

En début d'après-midi, un nouveau batail-



lon arrive sur les lieux, le 1^{er} B.P.C. du commandant Souquet, le plus important par le nombre : il aligne 711 paras.

Au soir, à l'heure des bilans, il apparaît que la prise de Diên Biên Phu a coûté 15 tués aux paras (dont 11 au 6^e B.P.C.) et 45 blessés. Parmi les morts, le médecin-capitaine Raymond du G.A.P. 1, frappé entre ciel et terre au bout de son parachute. Côté Viêt-minh, les pertes se montent à 115 tués, ce qui témoigne de l'acharnement du combat.

*
*
*

A la même heure, 600 kilomètres au nord-est dans une galerie creusée dans les cratères d'anciennes mines de la région de Bac Kan au cœur du *Viêt Bac* — le « pays viêt » —, Giap et le Comité supérieur du Tong Bô examinent la situation nouvelle créée par l'intrusion des Français au cœur du pays thai.

C'est, pour eux, une grave menace, bien plus grave que ne l'était, à Lai Chau, 80 kilomètres au nord de Diên Biên Phu, l'existence d'une base dont Giap était, du reste, décidé à se débarrasser. Sa Division 316 est en route pour accomplir cette mission. Après avoir anéanti les maquis pro-français de la région de Ban Chieng Phuoc et des montagnes environnantes, elle se trouve aujourd'hui à Tuan Giao, à une centaine de kilomètres à l'est de Diên Biên Phu.

Giap réagit immédiatement. Si, comme il le redoute, l'ennemi s'implante solidement à Diên Biên Phu, il n'aura que deux solutions : soit se borner à marquer de près cette position, comme il l'a fait l'an passé après avoir échoué devant Na San, soit l'attaquer en relevant le défi de Navarre.

Giap adopte cette seconde solution, non sans se battre pour imposer son point de vue. Il l'écrira plus tard :

« Nous avons estimé qu'en déclenchant une attaque rapide, nous ne pouvions être certains de la victoire. En conséquence, nous avons choisi le principe tactique d'une avance et d'une attaque plus lentes mais plus sûres. »

Quarante-huit heures plus tard, les services français qui écoutent et décryptent les émissions radio du Viêt-minh peuvent affirmer que la Division 308 a reçu l'ordre de se porter

à marches forcées vers Tuan Giao, bientôt suivie de la 312 et de la Division « lourde » 351. Pour Navarre, cela signifie que Giap s'est détourné de son projet d'attaque du Delta et qu'il a décidé d'engager le combat à Diên Biên Phu.

« Castor » n'avait été conçu que comme une opération secondaire. Or, de toute évidence, voici que la plus importante partie du corps de bataille viêt-minh se prépare à y livrer bataille. Si Navarre accepte le combat, l'enjeu de Diên Biên Phu va devenir essentiel. S'il le refuse, il prendra un avantage provisoire — mais certain — sur son adversaire, empêtré avec ses divisions sur les mauvaises pistes de la Haute Région, mais, dans ce cas, le Laos, le seul des États de la défunte Union indochinoise à avoir accepté d'entrer dans l'Union française, serait abandonné et livré au déferlement communiste.

Navarre s'interroge. Longtemps. Quelques jours avant Noël, il est même tenté d'ordonner le repli de la garnison. Cogy, le responsable du Tonkin, l'en dissuade, même si, bien plus tard, il affirmera le contraire. Alors, seules, Navarre accepte la bataille et la mènera jusqu'au bout.



Vô Nguyen Giap, commandant en chef des armées viêt-minhs.

II

« POLLUX »

8-15 décembre 1953

Les parachutistes n'ont pas perdu de temps. En quatre jours, ils ont remis en service la piste d'aviation et, désormais, Diên Biên Phu est relié au reste du monde par un pont aérien qui fonctionne sans arrêt, apportant renforts et matériels, embarquant les blessés. Le point d'appui s'organise. Aux 3 bataillons du 20 novembre se sont ajoutées les unités constituant le Groupement aéroporté n° 2 : le 8^e Choc du capitaine Tourret, le 1^{er} B.E.P. du commandant Guiraud et le 5^e B.P.V.N. des commandants Leclerc et Bouvery.

Le 22 novembre, 4 560 parachutistes sont regroupés dans la vallée. « Castor » est terminée, l'opération « Pollux » peut commencer, c'est-à-dire l'évacuation du point d'appui de Lai Chau et son repli vers Diên Biên Phu. Depuis huit jours, une première colonne a entamé son mouvement, et l'achève, sans encombre, le 24 novembre. Un second élément a été enlevé par avions, protégé par le reste de la garnison, quelque 2 500 partisans et maquisards thaï, laissés en arrière-garde et qui vont tenter de prendre les Viêts de vitesse en se repliant. Pour les aider, les paras de Diên Biên Phu sont chargés d'opérer des missions de reconnaissance dans le nord et le nord-est de la vallée — on dit « cuvette » en termes militaires, vocable malencontreux qui n'a pas fini de faire couler de l'encre et de susciter des sarcasmes.

Très vite, les reconnaissances effectuées se heurtent à de vives réactions ennemies. Le 6 décembre, le 1^{er} B.P.C. perd une dizaine de tués et de blessés à la sortie même de la vallée, face aux éléments de pointe de la Division 316.

Le lendemain, 7 décembre, alors qu'il « nomadise » dans le fouillis inextricable de montagnes et de ravins qui bordent Diên Biên Phu au nord, le 8^e Choc détecte la présence de nombreux Viêts, des réguliers, dont il croise la piste à de nombreuses reprises. Quelques accrochages, brefs et violents, se produisent ici ou là, mais les paras du 8^e, commandos aguerris, réagissent avec promptitudes et vigueur, ce qui leur évite de tomber dans des traquenards. Belle unité que ce 8^e Choc ! Aux ordres du capitaine Tourret, qui fut l'adjoint de Bigeard au cours de la fameuse « retraite de Tu Lê » l'an passé et l'un des artisans, et non des moindres, de ce succès, c'est un bataillon-commando type,

Le sergent Carré, du 8^e Choc.



créé pour la contre-guérilla et l'encadrement des maquis essayés un peu partout sur les arrières ennemis. Parachutistes et cadres ont été spécialement formés au combat de jungle, et, pour la plupart, les officiers et les sous-officiers ont déjà effectué deux ou trois séjours en Extrême-Orient. Autant dire que s'il existe une unité apte à se mesurer victorieusement avec les Viêts en brousse, c'est bien le 8^e Choc*.

Pendant que le 8^e arpente la montagne, un groupement para, placé aux ordres du colonel Langlais, comprenant le 1^{er} B.E.P. et le 5^e B.P.V.N. (le « Bawouan »), a pris, plein nord, la piste Pavie qui relie Diên Biên Phu à Lai Chau pour se porter à la rencontre du troisième élément en cours de repli. La jonction doit, en principe, s'opérer à 18 kilomètres de là, à la hauteur du village de Muong Pon, tenu par une compagnie de supplétifs aux ordres du sergent Blanc. Mais la jonction prévue ne pourra s'opérer. Redoutant des bouchons ennemis, Langlais a dérouteré son G.A.P. par les crêtes où la progression ne peut excéder 600 à 800 mètres à l'heure. Le 11 décembre au soir, il n'aura pu franchir que 7 kilomètres. Et il mettra encore trente-six heures pour abattre les 11 kilomètres restants. Trente-six heures durant lesquelles, attaqué de partout, le poste de Muong Pon appellera en vain au secours.

Et quand, le 13 décembre à l'aube, le 1^{er} B.E.P. et le 5^e B.P.V.N., qu'a ralliés, au prix d'une marche forcée de deux jours, le 8^e Choc, rameuté en renfort, arrivent sur place, ils ne trouvent que des ruines fumantes au milieu d'une clairière vide. Les Viêts se sont retirés dans la forêt. Le 14 décembre, il ne reste plus à Langlais qu'à ordonner le retour, décidé pour midi.

Non loin de là, bien cachée dans la jungle des pitons voisins, le Pu San et le Pu Ya Tao, toute la Division 316 est là, aux aguets. Bien décidée à anéantir ces parachutistes qui, toutes forces confondues, ne représentent guère qu'un dixième de ses propres effectifs.

L'assaut démarre dès le départ de la colonne. La tactique viêt consiste à tronçonner les unités, puis à tenter de les réduire, une à une, isolément.

Le premier à supporter le choc est le 5^e B.P.V.N. qui résiste vaillamment, mais dont une section se trouve coupée de ses voisins par un incendie de broussailles, allumé par les Bo Doïs, et dans lequel périront une dizaine de paras.

A son tour, le B.E.P. est pris à partie, sur le Pu San même, et la 2^e Compagnie du capitaine Brandon sera obligée de donner l'assaut pour arriver à se dégager.

Tout le reste de la journée, les paras vont ainsi livrer de petits combats sporadiques, très rapides et très rudes, où le mordant individuel de chacun lui permet de l'emporter. C'est ainsi qu'au prix de pertes limitées le G.A.P. 2, fort bien secouru par la Chasse, parvient en fin de soirée à sortir de la masse.

Il n'en sera pas de même de la colonne de Lai Chau. Partie une semaine plus tôt avec 2 101 gradés et partisans, elle arrive à Diên Biên Phu avec seulement 1 officier sur 3 (le lieutenant Ulpat), 9 sous-officiers sur 34 et seulement 175 tirailleurs.

« Pollux » a vécu. Cette opération a démontré que les Viêts étaient bien décidés à ne laisser aucune chance aux Franco-Viêtamiens qui ont osé les défier dans leurs montagnes du Haut-Tonkin.



Le 15 décembre 1953, les premiers éléments thâi de la garnison de Lai Chau arrivent à Diên Biên Phu.

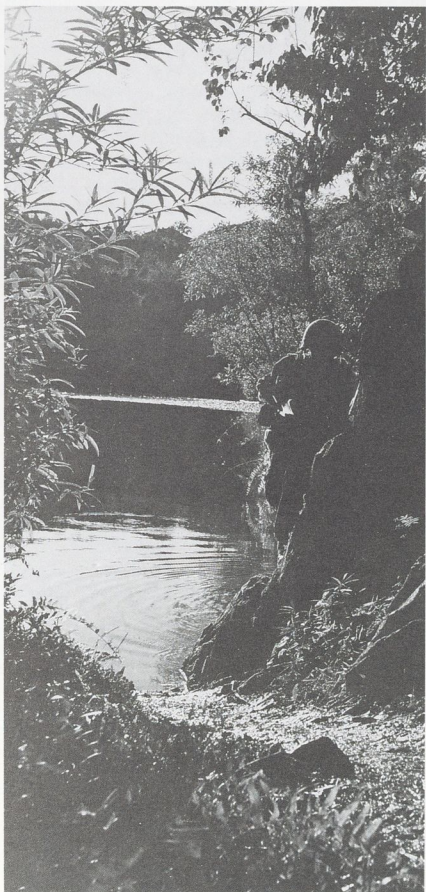
* Dans un précédent ouvrage, *les 170 Jours de Diên Biên Phu*, une malencontreuse erreur de typographie a fait écrire que le 8^e Choc était « le moins apte à contrer une embuscade ». C'est évidemment l'inverse qu'il fallait lire. L'auteur s'en excuse auprès des paras du 8^e et de leur chef.

III

VEILLÉE D'ARMES

Décembre 1953-Février 1954

« RÉGATES » (20-30 décembre 1953)



Au fil des semaines, le Camp retranché de Diên Biên Phu est devenu un vaste chantier. La hache, la pioche et la pelle sont, pour les unités nouvellement aérotransportées sur le site, les armes prioritaires. Déforestation, débroussaillage, déblayage sont les activités essentielles. Pour remplacer les 4 bataillons parachutistes qui ont été rappelés sur Hanoi pour être disponibles en vue d'autres opérations, 10 bataillons d'infanterie, un groupe et demi d'Artillerie, du Génie, de l'Intendance, du Train* sont venus s'installer dans la vallée et sur les collines environnantes qui ont reçu des noms féminins selon un ordre alphabétique rigoureux : Anne-Marie, Béatrice, Claudine, Dominique, Éliane, etc.

Pendant ce temps, le G.A.P. 2 du colonel Langlais est parti, cette fois dans le Sud-Ouest, en direction de la vallée de la Nam Ou, « tendre la main » au Groupement mobile « B » du commandant Vaudrey, « montant » de Luang Prabang. Le but de cette opération, baptisée « Régates » par un officier d'état-major pratiquant sûrement l'humour noir, est de démontrer autant aux Viêts qu'au commandement de Hanoi que Diên Biên Phu conserve toujours sa liberté de mouvements et qu'elle peut aller à peu

* *Infanterie* : Légion étrangère : 1^{er} et 3^e Bataillons de la 13^e Demi-Brigade de Légion ; 1^{er} Bataillon du 2^e Régiment étranger ; 3^e Bataillon du 3^e Régiment étranger. Tirailleurs : 1^{er} Bataillon du 4^e Régiment de tirailleurs marocains ; 3^e Bataillon du 3^e Régiment de tirailleurs algériens ; 5^e Bataillon du 7^e R.T.A. ; 2^e Bataillon du 1^{er} R.T.A. ; Bataillon thai n° 2 ; Bataillon thai n° 3.

Artillerie : 3^e Groupe du 10^e Régiment d'artillerie coloniale ; 2^e Groupe du 4^e R.A.C. et une batterie du 4^e Groupe du 4^e R.A.C. (canons de 155).

Génie : 2^e et 3^e Compagnies du 31^e Bataillon du Génie.
Troupes aéroportées : 1^{er} Bataillon étranger de parachutistes ; 8^e Groupement de parachutistes coloniaux ; 1^{re} Compagnie étrangère parachutiste de mortiers lourds.

près partout. De fait, la marche d'approche se déroule sans anicroches, même si l'itinéraire emprunté laisse, dans le souvenir de ceux qui l'ont pratiqué, un souvenir mitigé.

Il fait froid, il pleut, et les multiples traversées d'arroyos et autres torrents séparant les crêtes abruptes empêchent les hommes de se sécher convenablement. Quatre jours d'une marche épuisante amènent le Groupeement aéroporté au contact de ses camarades du côté de Nam Bac. La liaison est faite. Les deux chefs échangent une rapide poignée de main, puis, sans perdre de temps, chacun repart vers son destin. Le G.A.P. de Langlais s'est toutefois enrichi d'une recrue de choix, la journaliste-parachutiste Brigitte Friang qui a décidé d'accompagner les paras jusqu'à leur base.

C'est Noël. Un Noël que les hommes célébreront sous une bruine tenace, frileusement blottis les uns contre les autres, sans même pouvoir allumer des feux de bivouac. Le Viêt rôde. Depuis le départ de Diên Biên Phu, des unités ennemies ont suivi les traces, ils savent maintenant que les Français rebroussement chemin et ils se sont postés aux gués sur les rivières, aux cols, aux carrefours de pistes, échelonnant leurs embuscades jusqu'à l'orée de la vallée. Mais cela n'a pas échappé au capitaine Tourret, ni à ses hommes. Après quelques échanges assez vifs avec le colonel Langlais, il parvient à le convaincre de rentrer par un itinéraire différent de celui utilisé à l'aller. Bien leur en prend. La colonne réussit ainsi à échapper aux traquenards que lui ont tendus ses adversaires et, hormis quelques — rares — accrochages, le retour se passe sans incidents, sinon sans efforts. Le « chemin des crêtes » (comme l'appellera Brigitte Friang) n'est pas de tout repos.

Derrière les paras, le rideau de jungle s'est refermé. Il ne s'ouvrira plus.

LE CANON « JAP » (Janvier-février 1954)

Depuis le début de l'année, Diên Biên Phu semble être devenu un lieu de villégiature à la mode. Il ne se passe désormais plus de semaine sans qu'un grand chef, un général, voire un ministre ou de simples « touristes » ne viennent inspecter le Camp retranché, ou, plus simplement, rendre visite aux camarades.

Noël a vu arriver le général Navarre, qui a assisté à la nuit de Noël aux côtés du colonel de Castries, puis, autour d'un vin d'honneur, a pu prendre contact avec les officiers de la garnison. Il leur a fait part de sa décision :

— Nous nous battons pour Diên Biên Phu.

Cette affirmation en a fait sourire plus d'un. Peut-être attendaient-ils du « patron » qu'il leur donne d'autres raisons, plus hautes, d'accomplir leur devoir. Ils savent, eux qui sont au contact de la troupe, que Diên Biên Phu ne représente, après tout, qu'un lieu comme un autre, un nom de plus parmi les noms des endroits où ils se sont battus, où ils ont laissé des camarades. Ils se doutent aussi que les Viêts, qui sont maintenant tout autour de la vallée, s'ils se décident à attaquer, feront de Diên Biên Phu bien plus qu'un simple patronyme — et, du reste, ils l'appellent Muong Thanh — mais surtout un enjeu et un symbole.

Janvier a vu passer le général Cogny et son état-major, puis, un peu plus tard, le ministre Marc Jacquet, suivi, quelques jours après, de Jean Letourneau, le ministre des États associés, et d'autres autorités, importantes ou pas. Mais les légionnaires ou les tirailleurs, perchés sur leurs pitons, n'en ont rien su. Tout s'est passé là-bas, dans la plaine, entre la piste d'atterrissage et les P.C.

Là-haut, sur les « Éliane », les « Dominique », les « Béatrice », les hommes creusent, déblaient, débroussaillent, tout en se demandant quand les Viêts vont se décider à attaquer.

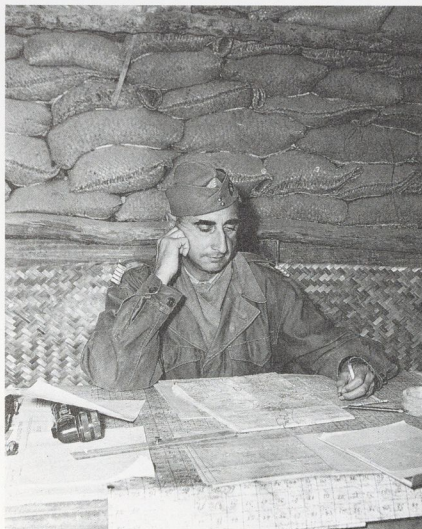


Souvent, le soir, sur leurs postes radio, les opérateurs captent des dialogues nasillards, incompréhensibles, mais qui leur prouvent cependant que l'ennemi est là, nombreux, malveillant, actif, surtout la nuit. Parfois aussi, il leur arrive d'entendre les conversations qu'échangent les pilotes du bombardement de nuit là-bas, au-delà des crêtes de l'Est. Ils signalent les lumières, en chenilles, des convois de ravitaillement dont le nombre fait frémir. Alors, ils tendent l'oreille, ils écarquillent les yeux, ils essaient d'imaginer le fourmillement invisible des milliers de Bo Doïs et de coolies qui grouillent dans la jungle des montagnes proches.

Au début de la dernière semaine de janvier, les consignes se font strictes, les avertissements pleuvent. L'attaque semble imminente, et tellement qu'une date est prononcée :

— Ce sera pour le 27 janvier...

Rien ne se passe. Bien au contraire. Les services de renseignement signalent que la Division 308 a brusquement abandonné ses positions, au nord-est, pour se porter, à marche forcée, en direction de Muong Sai, au Laos. A Diên Biên Phu, les opinions sont



Le colonel de Castries dans son P.C.
Page de droite : Le lieutenant-colonel Langlais,
commandant du G.A.P. 2.

partagées. A ceux qui affirment que Giap a définitivement renoncé à l'attaque s'opposent ceux qui, pour l'avoir constaté au cours de leurs sorties, soutiennent que l'essentiel du dispositif est toujours en place autour de la vallée et qu'il s'y renforce sans cesse.

La preuve en est bientôt administrée par un canon qui, les jours impairs, tire un obus, un seul, explosant un peu au hasard, aux environs de la piste d'atterrissage. Très rapidement, l'examen des éclats a laissé penser qu'il s'agissait d'un petit canon, un 75 ou, plus vraisemblablement, un 77 de montagne, d'origine japonaise. Des semaines durant, le canon « jap » va ainsi défrayer la chronique et poser aux artilleurs un insoluble problème, celui de sa localisation. La seule certitude réside dans le fait qu'il se trouve sur les crêtes de l'Est.

LES CRÊTES DE L'EST

Le 10 février au soir, le lieutenant-colonel Langlais, chargé d'une « reconnaissance offensive », convoque les commandants des bataillons qui participeront à l'opération. Outre Guiraud, du 1^{er} B.E.P., il y a Papion, du 3^e Bataillon du 3^e R.T.A., et Lalande, du 3^e Bataillon du 3^e R.E.I., ainsi que Hervouët, le commandant de l'escadron de Shaffee. Les objectifs sont précisés : ce seront les points cotés 754 et 781.

Le démarrage a lieu à l'aube. D'abord, le groupement longe la R.P. 41 jusqu'à « Béatrice », puis, s'engageant résolument vers l'est, il escalade les collinettes qui précèdent la montagne. Jusque-là, aucun indice n'a permis de constater une présence ennemie. Et puis, vers 11 heures, les légionnaires du 3^e Étranger abordent les pentes de 754, qui ont été récemment traitées au napalm et dont la végétation, si elle ne dissimule pas le terrain, constitue un obstacle difficile à franchir. Mais il en faudrait plus pour arrêter la 10^e Compagnie du lieutenant de Beauchamp. Déjà, la crête est en vue. Et le feu se déclenche. Les Viêts se sont postés à contre-pente et ils peuvent, ainsi, tirer à coup sûr sur les hommes dont les silhouettes se découpent sur le fond du ciel.

Pratiquement au même moment, sur la colline voisine, le B.E.P. essuie à son tour une attaque frontale. A midi, le 3^e Bataillon

du 3^e R.T.A. entre dans la fournaise. On se bat partout. Les Viêts n'ont aucune intention de se laisser déborder et, face aux trois bataillons engagés, ils ripostent. D'abord par une concentration de mortiers, parfaitement ajustée au ras des crêtes. Les fantassins suivent, pratiquement sous leur propre tir, et débouchent à distance d'assaut. Depuis son P.C., le colonel de Castries ordonne le décrochage. Le 3^e Bataillon du 3^e R.T.A. y parvient sans trop de peine, aidé en cela par les tirs d'interdiction des chars du lieutenant Préaud. Pour le 3^e Bataillon du 3^e R.E.I., ce sera plus difficile et le B.E.P. devra intervenir, principalement la 3^e Compagnie, Brandon, et la 4^e, Cabiro, qui s'imposeront face aux Viêts, enfin stoppés en lisière de forêt.

Le lendemain, 12 février, l'opération est reprise. Un bataillon supplémentaire y participe, le 8^e Choc de Turret. A gauche, un sous-groupement constitué de légionnaires et de tirailleurs algériens tentera de prendre la cote 754, à droite, les paras du B.E.P. et du 8^e s'occuperont de 781.

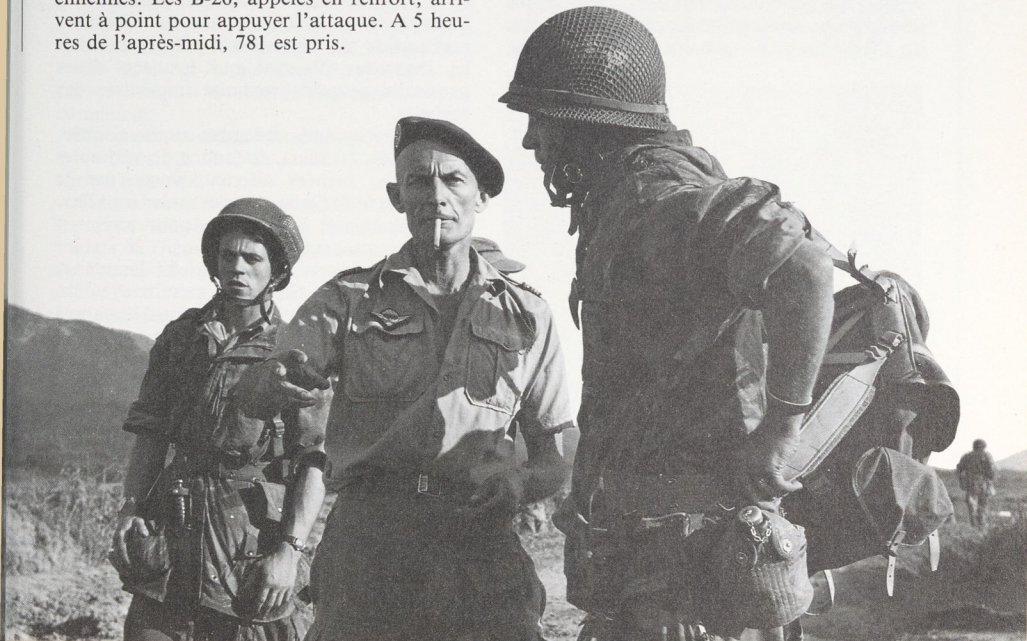
En dépit du brouillard matinal qui noie la plaine, tout commence bien. Les paras coiffent sans coup férir les crêtes intermédiaires, bousculant au passage quelques résistances ennemies. Les B-26, appelés en renfort, arrivent à point pour appuyer l'attaque. A 5 heures de l'après-midi, 781 est pris.

Du côté des tirailleurs et des légionnaires, le 3^e Bataillon du 3^e Étranger se heurte à des casemates enterrées qu'il lui faudra traiter au lance-flammes, tandis que les tirailleurs, contre-attaqués de flanc, perdent en quelques minutes 15 tués et blessés.

En fin d'après-midi, mission accomplie, l'ensemble des unités décrochent et rentrent. Le bilan est négatif : aucun des bataillons engagés n'a découvert le canon « jap ». Pire encore, la preuve est faite que l'ennemi n'a pas l'intention de se laisser ravir l'initiative, et qu'il réagit, vite et vigoureusement, à toute tentative de rupture de l'encercllement.

En réalité, il est essentiel pour les artilleurs de la 351^e Division viêt-minh de ne pas permettre à l'adversaire de déceler la présence de leurs batteries de canons qui sont en train de se mettre en place dans les casemates de l'Est.

Quelques jours plus tard, cette fois au nord de « Gabrielle », le « tandem » 1^{er} B.E.P. - 8^e Choc découvre des emplacements de pièces lourdes, ainsi que des blockhaus servant de soutes à munitions ou d'abris pour les servants. Tout concorde maintenant à prouver que l'investissement se précise et se renforce.



IV

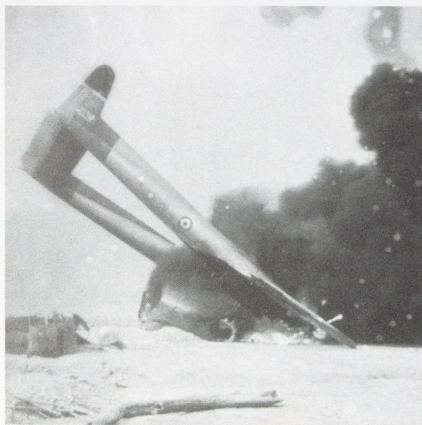
L'ASSAUT

Mars 1954

A la fin du mois de février, la 308, qui s'est arrêtée devant Muong Saï, est rappelée à Diên Biên Phu. Elle prend ses quartiers dans la partie nord de la plaine, enserrant d'aussi près que possible le point d'appui « Gabrielle », tenu par le 5^e Bataillon du 7^e R.T.A. du commandant de Mecquenem.

C'est l'un des points d'appui les plus solides du Camp retranché. Les « arbres de fer » qui couronnaient la colline ont été abattus et utilisés pour couvrir les abris, considérés comme indestructibles aux mortiers lourds et même aux 105 qui, dit-on, équiperait l'ennemi. « Gabrielle » est du reste présenté aux visiteurs qui continuent à venir inspecter le site, et qui s'en vont, rassurés sur la solidité du système.

Le 5 mars, pour en finir avec le canon « jap » qui poursuit sa carrière bruyante, une nouvelle opération est déclenchée sur les crêtes de l'Est. En trois semaines, les Viêts ont



Le 11 mars, le canon « jap » touche sur la piste d'envol un Fairchild-Packett C82

considérablement aménagés leurs positions, et ce sont des casemates, enterrées à mi-pente, que les légionnaires du 1^{er} B.E.P. trouvent devant eux. C'est le carnage. L'un des premiers à tomber, fauché par un F.-M. tirant au ras du sol, est le capitaine Cabiro, le légendaire « Cab », l'une des célébrités de la Légion. Il s'écroule, poursuivi par les grenades que font rouler les Viêts sur la pente. Quatre bérets verts se feront grièvement blesser en allant le rechercher.

A la tombée de la nuit, ordre est donné de rentrer. C'est la dernière opération « extérieure » que mèneront les Français aussi loin du centre de résistance principal.

Dans les jours qui suivent, l'investissement se précise, au pied même des points d'appui périphériques, « Béatrice » et « Gabrielle ». Tous les jours, légionnaires du 3^e Bataillon de la 13^e D.B.L.E. au nord-est, tirailleurs du 5^e Bataillon du 7^e R.T.A. au nord effectuent des sorties de vive force pour reboucher les tranchées d'assaut qui avancent leurs tentacules jusqu'à proximité immédiate des barbelés.

L'entreprise devient de plus en plus risquée, à partir du 10 mars, il faudra de véritables opérations, menées alternativement par le B.E.P. ou le 8^e Choc, pour refouler les Viêts, les combattre et les vaincre, pour arriver à détruire leurs emplacements.

Le 12 mars, la compagnie du lieutenant Desmons, du 8^e Choc, se mesure avec un bataillon au complet de la Division 312. Après six heures de corps à corps et au prix de pertes sensibles — 5 tués et 12 blessés —, les paras parviennent à rejeter les Viêts au ravin qui prolonge les pentes de « Béatrice », au nord. Le bilan est considérable : 5 fusils-mitrailleurs, 2 canons sans recul, et une trentaine d'armes individuelles.

Pour important qu'il soit, ce tableau de

chasse n'arrive pas à dissiper le malaise qui plane sur le Camp retranché. La veille au soir, 11 mars, alors que le 1^{er} B.E.P. rentrait d'une opération similaire, le canon « jap » s'est manifesté une fois encore. Et il a obtenu un coup au but sur un Fairchild-Packett C82, qui stationnait en bout de piste, immobilisé depuis trente-six heures par une avarie. Le C82 brûlera jusqu'à la nuit. Au matin du 12 mars, un « Criquet » est atteint à son tour. Désormais, les hommes de la garnison commencent à prendre les artilleurs viêts très au sérieux.

Dans la journée, le colonel de Castries convoque ses commandants de points d'appui pour leur déclarer brièvement :

— C'est pour demain, 13 mars à 17 heures.

« BÉATRICE » (13 mars 1954, 17 heures)

Dans son abri, à deux pas du P.C. du colonel de Castries, le colonel Gaucher attend. Gaucher est un vieux soldat qui s'est déjà battu à Biên Biên Phu en 1945, lors du repli de la « colonne Alessandri » qui tentait d'échapper aux troupes japonaises lancées à ses trousses. Un colosse à la voix puissante qui porte la responsabilité de la défense des positions de l'Est, les « Dominique », les « Éliane » et, bien entendu, les « Béatrice » que tiennent les légionnaires du 3^e Bataillon de la 13^e, ses hommes, qu'il connaît un par un, depuis quelque deux ans qu'il les commande.

Il regarde sa montre et ricane :

— Il est 5 h 10... Ce c... de Castries s'est encore trompé...

Cinq minutes s'écoulent encore. Cinq minutes aussi longues que des siècles pour les soldats de Biên Biên Phu qui, depuis le début de l'après-midi, sont aux crêneaux, l'arme prête, l'œil braqué sur les ravins d'où va peut-être démarrer l'attaque. Et puis, soudain, tout s'embrase. Une préparation d'artillerie d'une violence inouïe, d'autant plus terrifiante que rien, jusqu'ici, ne laissait présager sa mesure, écrase le Camp retranché. Rien ni personne n'est épargné. Sont visés en priorité les alvéoles des canons de l'artillerie, les fouilles des mortiers lourds, les P.C., les abris des Bearcat alignés en bout de piste.

Coincés entre la piste et la rivière, les paras du 8^e Choc grognent : ils reçoivent sur « Épervier » les coups courts destinés aux 105, et les coups longs qui cherchent, sur « Dominique 2 », les 120 de Bergot.

Mais ceux qui subissent le pilonnage le plus terrifiant, car il s'y mêle les tirs tendus des canons d'infanterie, sont les 475 légionnaires de « Béatrice », qui voient s'effondrer les tranchées, volatiliser les blockhaus, exploser soutes et abris.

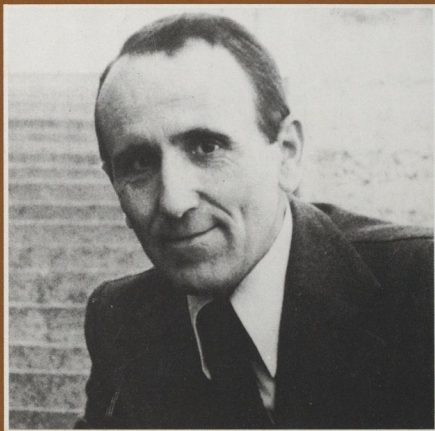
En quelques minutes, « Béatrice 3 » et « 1 » ont disparu dans la fumée et la poussière. Plus grave, coup sur coup, deux obus éclatent à l'intérieur du P.C. du bataillon. Le commandant Pégot et son adjoint, le capitaine Pardi, sont tués. La défense de « Béatrice » est anéantie.

Deux heures plus tard, à Diên Biên Phu même, ce sera au tour du colonel Gaucher d'être déchiqueté par l'explosion d'un 105 à court retard dans son propre abri. Il n'y a plus personne pour coordonner la défense, ni pour organiser les contre-attaques, prévues pour aller secourir « Béatrice ». « Béatrice » qui, peu à peu, est submergé par le flot incessant des Bo Doïs du général Lê Trong Tan, le commandant de la 312. Deux régiments participent à l'assaut, ayant, chacun, une compagnie de Légion pour objectif : le 141, au nord, contre la 10^e Compagnie du



Le colonel Gaucher, décoré par le ministre Pleven de la croix de guerre avec palme. A sa droite, le colonel Piroth.

L'AUTEUR. — Officier parachutiste du célèbre 11^e Choc, Erwan BERGOT rejoint l'Indochine à la fin de 1951. Après un an dans le Sud, il rejoint au Tonkin le « Bataillon Bigeard » avec lequel il se bat onze mois durant, de Na San au Laos. Puis c'est Diên Biên Phu où l'auteur commande la Compagnie de mortiers lourds du 1^{er} B.E.P. Blessé, prisonnier, Erwan BERGOT connaît, des mois durant, le calvaire du « Convoi 42 ». Libéré, il participe de bout en bout à la guerre d'Algérie où il est grièvement blessé. Revenu à la vie civile, sa vie va désormais se confondre avec son œuvre : son but, rendre hommage à ses « frères d'armes ». Lauréat de nombreux prix littéraires, il est également officier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel.



DIÊN BIÊN PHU. — Le 20 novembre 1953, dans le cadre d'une opération de routine baptisée « Castor », deux bataillons de parachutistes s'emparent d'un petit village de la Haute Région tonkinoise : Diên Biên Phu. Dans les semaines qui suivent, ce lieu devient l'un des plus grands camps retranchés d'Indochine.

Peu avant Noël, Giap, le général viêt-minh, envisage de mener à Diên Biên Phu la bataille décisive et y dépêche trois divisions d'infanterie appuyées par une division d'artillerie. Navarre, le commandant en chef, accepte le défi.

La bataille s'engage le 13 mars 1954. Elle va durer 54 jours au bout desquels, à bout de ressources et de munitions, coupés de tout, les derniers défenseurs franco-viêtnamiens cessent le feu.

Depuis trente-cinq ans, Diên Biên Phu fait figure de symbole, celui de la victoire du « colonisé » sur le « colonisateur », ou encore celui de l'incompétence des chefs. Et l'on oublie trop souvent le monument de courage et d'héroïsme que représente cette bataille.

Rassemblant témoignages, récits et documents photographiques souvent inédits, Erwan BERGOT a voulu rendre à la bataille de Diên Biên Phu son véritable visage, celui des combattants du Corps expéditionnaire français, au coude à coude avec leurs camarades viêtnamiens, qui ont lutté, jusqu'au bout, pour une certaine idée de l'honneur et de la fidélité à leur condition de soldats.

Un témoignage unique, un hommage au courage poussé jusqu'aux limites du possible.

47686.1



9 782258 026513

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 0622148 7

PRIX TTC 150 F

ISBN 2-258-02651-2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

